

Chloé Hogg, *Absolutist Attachments: Emotion, Media, and Absolutism in Seventeenth-Century France*. Rethinking the Early Modern series. Evanston, Illinois: Northwestern University Press, 2019. xii + 276 pp. Figures, notes, bibliography, and index. \$34.95 (pb) ISBN 978-0-8101-3941-1.

Review Essay by Mathilde Bombart, Université Jean Moulin Lyon 3

Ce livre de Chloé Hogg a pour objet la manière dont se fabrique dans la seconde moitié du XVII<sup>e</sup> siècle en France (ce demi-siècle qui est à proprement parler « le siècle de Louis XIV ») un mode de relation des sujets au roi, reposant sur de nouvelles formes de relations affectives, mises en œuvre dans les écrits littéraires de la période. Les œuvres de tous genres, formes et styles que convoque cette étude, n’y apparaissent, toutefois, pas tant comme des documents, des formes expressives où se liraient les émotions ressenties par leurs auteurs, que comme des gestes ou des actes de communication qui visent à susciter ces émotions, à les relier entre elles et à les mettre en mouvement en vue de l’affermisssement de l’adhésion politique. Dès son introduction, Chloé Hogg situe très clairement son questionnement au croisement entre histoire politique, histoire des émotions et histoire littéraire, pour retracer la manière dont se remodèle de manière inédite la relation des sujets au souverain à une époque où s’invente, en particulier avec le développement des périodiques (suscités et protégés par le pouvoir royal), une nouvelle sphère publique de l’information. Histoire politique : prenant pour point de départ les travaux classiques sur la manière dont se sont noués sous Louis XIV pouvoir et représentation (Marin, Burke, Apostolidès, notamment), Hogg montre de manière convaincante comment ce régime de la représentation est à la fois nourri et doublé par la mise en circulation d’émotions, chez les sujets, entre eux, et entre le roi et eux, suscitées pour produire un renforcement de l’adhésion politique. Histoire littéraire, ensuite, car les vecteurs, agents, témoins et producteurs de ces émotions sont des écrits littéraires, des éloges, mais aussi des relations de sièges ou de batailles, ou encore des lettres retransmettant ces émotions à une large échelle dans la société lettrée, et au-delà. Le questionnement de Hogg est ainsi esthétique au sens plein, soit porteur d’une analyse sur ce que font (et font faire) les écrits à ceux qui les lisent grâce aux (ou à cause des) émotions qu’ils suscitent. Histoire des émotions, justement : évitant les écueils d’une histoire abstraite des émotions et des effets littéraires, Hogg prend position dans ce courant de l’histoire sociale et culturelle exploré surtout depuis une dizaine d’années, qui s’intéresse à ce que l’on peut savoir de la vie affective des individus (et des groupes, car l’histoire des émotions s’intéresse aussi aux groupes sociaux).[1] Hogg s’éloigne de la vision figée de la société de cour comme monde de répétition mécanisée de règles ordonnées, au centre, par le monarque, que l’on pourrait avoir à partir d’une lecture trop rapide de Norbert Elias, et élargit le spectre de ce que l’on peut mettre sous l’idée d’émotions politiques, tout comme elle en montre le fonctionnement complexe, en aucun cas unilatéral (selon un schéma vertical de propagande, par exemple), car investi par la création littéraire et médiatisé par des écrits de toutes sortes, loin d’être tous directement commandités par le pouvoir.

S’appuyant sur des analyses de détail (toujours stimulantes) de passages précis des œuvres citées, et manifestant une capacité de synthèse des études théoriques ou historiques qu’elle mobilise, d’autant plus impressionnante qu’elle est loin de se limiter à la bibliographie sur le

seul XVII<sup>e</sup> siècle français, Hogg nous invite à renouveler en profondeur le regard que l'on peut porter sur le moment classique, en tant qu'apogée d'un certain art littéraire français.

Le premier chapitre pose les bases du questionnement autour d'une œuvre prise à la fois comme exemple et comme emblème du régime des émotions qui est l'objet de Hogg, un tableau du peintre « classique » par excellence, Charles Le Brun, « Les reines de Perse ». Deux grands principes qui guideront le reste du livre s'en dégagent : tout d'abord le lien entre les émotions représentées dans le tableau, et visées chez les spectateurs, en tant que forces qui engagent un vécu corporel, le goût, inclination donnée comme échappant à la raison, et les pratiques du pouvoir. Au-delà de la recherche d'une persuasion du spectateur-sujet, c'est, montre Hogg en reprenant un des concepts-clefs de Michel Foucault, une « biopolitique » qui est au cœur de la relation esthétique comme affect de l'œuvre sur chacun et sur tous. Cette analyse fonde le regard posé dans la suite du livre sur les œuvres littéraires, dont la grande force de Hogg est de montrer leur travail au service des pouvoirs par les émotions qu'elles suscitent, sans forcément chercher à les rapporter, contrairement à beaucoup d'études sur la période, à un modèle rhétorique. Pour ce faire, et c'est la seconde ligne de force de ce chapitre, que l'on retrouvera aussi tout au long du livre, Hogg enquête sur ce qui peut permettre de documenter les émotions ressenties sous l'effet des œuvres, l'« archive of feeling ». Elle déploie pour se faire une méthodologie particulièrement probante consistant à s'intéresser aux réseaux que tissent les œuvres entre elles, en mettant notamment en évidence des chaînes de textes assurant la circulation des émotions d'un espace et d'un sujet ou d'un groupe à l'autre. Les écrits sont donc étudiés à partir de ce que l'on peut appeler des foyers, autour d'un événement (comme l'exposition du tableau de Le Brun), d'une œuvre qui fait écrire, etc. Hogg reprend d'ailleurs à son compte, plus loin dans le livre, la méthode développée par Christian Jouhaud pour l'étude des mazarinades dans *La Fronde des mots* (1985), invitant à voir l'écriture et la lecture comme des activités d'engagement et de partage qui sont liées à des événements et qui incitent à l'action.[2]

Les chapitres suivants ont d'ailleurs un fil directeur fort : celui de s'intéresser aux écrits produits à l'occasion de ce qui fut la grande affaire du règne de Louis XIV à partir de la fin des années 1660, la guerre. Les chapitres II et III sont consacrés respectivement aux écrits produits au début de la guerre de Hollande et le passage du Rhin par Louis XIV (avril 1672) et à la manière dont le *Mercure Galant* fait de la guerre, un des principaux sujets de ses livraisons, une matière propre à intéresser un large public aux faits et gestes du roi. Hogg profite là, tout en y contribuant largement, du renouvellement important depuis une dizaine d'années des recherches sur les périodiques de la seconde moitié du XVII<sup>e</sup> siècle, et notamment sur l'entreprise de Donneau de Visé. L'éclairage qu'elle porte sur la place qu'y prend l'écriture de la guerre, faisant du journal le premier lieu de publication de l'histoire au présent du règne, souligne le statut ambivalent qu'y prennent les nouvelles du front : elles touchent à la fois à la gloire des familles nobles, pour qui le journal s'offre à une lecture « particularisée » et sert « the practical needs of the 'somebodies,' the social and power élites who expect to see their names celebrated before their peers and posterity » (p. 108); et elles permettent à un large public d'avoir l'impression de participer indirectement à cette gloire et à celle du roi. Ce que montre Hogg de manière frappante, c'est qu'être au courant de l'actualité (« feeling newsy » pour reprendre le titre du chapitre III), c'est se sentir proche du roi, partager émotionnellement les grands événements militaires du temps. De fait, deux actions importantes sont menées par le *Mercure galant* : une explication aux lecteurs des tenants et des aboutissants de l'art militaire, formation nécessaire à leur compréhension affective de ceux-ci ; et une incitation à ce que les lecteurs produisent eux-mêmes des écrits sur les événements en cours, des éloges notamment, en vue de leur publication dans le périodique.

Un cercle vertueux de lecture-écriture à la gloire du monarque s'embraye, qui appelle en même temps toujours plus de demande d'information, pour le plus grand intérêt de l'entreprise du *Mercurie galant* car, comme le rappelle Hogg, il n'est en fait pas naturel de vouloir être informé...

Au sein des deux derniers chapitres, sur les écrits suscités par le siège de Namur et la représentation de la blessure de guerre comme signe social aristocratique, elle aussi l'objet de transactions symboliques par leurs représentations littéraires, nous voudrions particulièrement insister sur les analyses passionnantes de Hogg autour de l'ode écrite par Boileau pour célébrer la prise de Namur en 1692, son échec et les parodies auxquelles elle donna lieu quelques années plus tard, en 1695, lors de la reprise de la même ville par Guillaume d'Orange. Le nœud entre littérature et politique au cœur de la théorie du sublime que revendique Boileau est le point culminant de l'alliance entre pouvoir royal et littérateur qui marque l'époque classique ; mais c'est aussi sa ligne de faille dont l'échec de l'ode et les nombreuses moqueries dont elle devient le sujet, à l'intérieur et à l'extérieur du royaume est le symptôme. Que se passe-t-il si la qualité de l'éloge n'est pas à la hauteur de ce qu'il faut louer ? Ou encore si l'événement militaire invalide la factualité qui, malgré tout, doit bien fonder l'éloge ? La critique littéraire se fait intrinsèquement critique politique, tout comme l'attaque contre les échecs militaires de Louis XIV devient un sujet de choix, un « entertaining literary pastime » (p. 154). L'art de l'analyse critique dont font montre les détracteurs de Boileau initient leurs lecteurs à une bonne lecture, capable de démonter le discours panégyrique en en mettant à nu les maladresses.

Sous plusieurs aspects, c'est bien une nouvelle facette de la littérature dite « classique » que Hogg met au jour dans ce livre. Sous un premier angle, et qui est loin d'être à négliger, elle en ouvre le corpus, en accroît les frontières, donnant envie de se plonger dans les pages du *Mercurie galant* et de ses émules ou détracteurs, dans les écrits réunis par le libraire hollandais Adrien Moetjens dans son *Recueil de pièces curieuses et nouvelles* entre 1694 et 1697 et où sont publiées notamment les parodies de Boileau, dans les lettres et les mémoires de Bussy-Rabutin et bien d'autres auteurs, parfois encore peu étudiées ou seulement pour quelques œuvres. Se dessine aussi la multitude de productions critiques, souvent publiées aux frontières de la France, et liées en particulier au Refuge, mais aussi aux conflits militaires. La littérature du règne de Louis XIV y gagne une complexité et une diversité propre à renouveler bien des cours ou des sujets de mémoires, voire de thèse. Par sa méthode consistant à montrer les connexions entre les textes et à s'intéresser aux rouages de leurs circulations, Hogg rompt aussi l'idée du face à face entre le discours et le lecteur (solitaire) qui domine trop souvent l'approche rhétorique de l'écriture de l'éloge et plus généralement, de l'écriture du pouvoir ; ce sont les médiations concrètes, les moments et les acteurs intermédiaires, de la représentation que le pouvoir vise à produire de lui-même, et la manière dont les sujets y accèdent effectivement, qu'elle permet de saisir, en resituant les écrits dans des contextes denses et toujours précisément localisés. Ce faisant, Hogg suggère aussi le risque du discours de l'adhésion politique émotionnelle qui, à ancrer la relation au roi dans l'expérience affective du sujet, pourrait faire le lit de la désacralisation de la figure royale que commence à imposer, dans les dernières années du siècle, les histoires galantes centrées sur ses frasques sexuelles.

Ce livre ouvre, pour finir, une réflexion sur la littérature comme « media », pour reprendre une expression qui s'y retrouve plusieurs fois, soit, moyen de communication (ainsi que l'on peut traduire en français le mot de « media »). L'idée ne va pas de soi du point de vue des études littéraires et il a longtemps pu sembler sacrilège de « réduire » la littérature à la communication d'une idée, d'un message... ou encore d'introduire de la transitivité dans la

conception d'une pratique de l'écrit dont la valeur est associée en France depuis au moins le XIXe siècle à son autonomie à l'égard des mondes politiques et marchands. Le livre de Hogg fait pourtant bien mesurer à quel point la presse de la période est profondément informée par le littéraire et combien les nouveaux rythmes et nouvelles matières du périodique nourrissent et transforment la littérature du temps. Ce qu'il fait mesurer aussi, c'est la complexité comme media de la littérature qui, loin de fonctionner dans un seul sens comme le schéma communicationnel pourrait le faire croire, agit en réseau et implique ses producteurs comme ses destinataires d'une manière qui va bien au-delà de la simple prise de connaissance d'une information ou d'un message – c'est là qu'est la question des émotions, justement. Hogg le montre, la dimension médiatique de cette nouvelle littérature classique qu'elle invite à explorer est essentielle à prendre en compte, mais un media qui, elle le montre aussi, échappe au plan fixé, par excès, par défaut (comme l'ode de Boileau sur Namur), et par la versatilité que lui donnent ses différentes incarnations matérielles et les appropriations diverses qu'elles suscitent.

## NOTES

[1] Voir ainsi A. Corbin, J.-J. Courtine, G. Vigarello (dir.), *Histoire des émotions*, vol. 1 (Paris, Seuil, « L'univers historique », 2016).

[2] Christian Jouhaud, *Mazarinades : La Fronde des mots* (Paris : Aubier, « Collection Historique », 1985).

Mathilde Bombart,  
 Maîtresse de conférences habilitée à diriger les recherches  
 Littérature du XVIIe siècle  
 Faculté des Lettres et Civilisations - Département de Lettres Modernes  
 Université Jean Moulin Lyon 3  
[mathilde.bombart@univ-lyon3.fr](mailto:mathilde.bombart@univ-lyon3.fr)